

Christopher JONES

J'aurais bien  
aimé

sucer  
la **b\*\*\***

du capitaine

**FLAM**

*r o m a n*

Christopher Jones

J'aurais bien aimé  
sucer la b\*\*\*  
du capitaine Flam

© Christopher Jones, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2118-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## AVANT-PROPOS

Je ne suis pas entièrement sûr que *J'aurais bien aimé sucer la b\*\*\* du capitaine Flam* soit un roman de science-fiction. (Mais dans quel autre genre le faire entrer ?... En définitive, croyons-nous réellement aux « genres » ?) La seule littérature véritablement de science-fiction devrait être un questionnement romanesque de la relativité générale et de la mécanique quantique – certains auteurs l'ont tenté, parfois avec succès (pour moi, c'est au-dessus de mes forces) –, ou mieux : l'invention d'un monde qui modifierait d'un chouia les constantes universelles. Dans cette acception restreinte, même *Dune* ne s'apparenterait pas à de la science-fiction, mais bien plus, pour le premier volume, à un roman d'anticipation politique – et pour les volumes suivants à... à quoi ? Quand même, je crois bien que je considère *Dune* comme l'horizon ultime de ma quête littéraire, et soyons franc : le présent texte est bien loin d'une telle ambition, esthétique ou romanesque ; *J'aurais bien aimé sucer la b\*\*\* du capitaine Flam* n'est qu'un roman de science-fiction à la façon des *Gardiens de la galaxie* : quelque chose qui ressemble à une pure pratique onaniste.

Comme dans un roman historique, j'ai introduit mon personnage, Penny, au milieu de figures bien connues : l'équipage du capitaine Flam. Ah, le capitaine Flam !... Impossible de lutter contre cette nostalgie de l'enfance qui m'a rattrapé la quarantaine passée... (Bien entendu, le texte revendique totalement son côté régressif.) J'ai vraiment pris plaisir à retrouver les personnages du dessin animé, en cherchant dans chacun d'eux la petite faille psychologique que je pourrais exploiter d'un point de vue narratif. Penny sera évidemment modifiée par le regard de nos joyeux drilles, mais eux-mêmes, sans nul doute, se laisseront transformer par elle – on n'est pas si loin de l'intrication observateur/observable de la physique quantique !

Si j'ai mis Rabelais en exergue du texte, ce n'est pas pour faire mon intéressant. C'est d'abord parce que l'extrait est en étroite lien avec l'un des thèmes du roman : l'estime de soi – vous pouvez être une orpheline noire contrainte à la prostitution et quand même devenir la reine du monde. Mais en réalité, c'est surtout pour faire passer un message à feu ma grand-mère : que les gros mots n'ont rien à voir avec une quelconque négligence stylistique :

MA GRAND-MÈRE : Mon enfant, mais comment peux-tu écrire des choses aussi ordurières ! Crois-tu faire de la littérature avec ça ?

MOI : Mamie, j'ai quarante-cinq ans et j'ai le droit de mettre des gros mots

dans mes livres, okay ? Tu vois, même Rabelais en met !

L'autre question lancinante du livre est : Avons-nous un destin inscrit quelque part ? (Le monde est-il déterminé depuis le départ ? Sommes-nous les acteurs d'un film dont le scénario ne souffre aucune improvisation ?) J'avoue : « Y a-t-il un Dieu ? » est la seule et unique question qui, depuis l'adolescence, m'intéresse réellement. (À quoi ressemblerait ma vie si je savais que Dieu existe ou au contraire si j'étais certain qu'il n'existe pas ?)

Enfin, il y a le problème de l'écologie. Mon influence principale sur le sujet reste le plan de *Danse avec les loups* où l'on voit une plaine remplie à perte de vue de bisons écorchés vifs par des chasseurs blancs. Funeste influence ? Bah, j'avais seize ans quand le film est sorti, qu'y puis-je ? Je ne sais pas ce qui s'est passé avec l'Occident. Je ne sais pas pourquoi nous avons fait ça au monde. Et Bach ne peut certainement pas être considéré comme une compensation suffisante à ce merdier.

Voilà, je crois que tout est dit.

c.j.

« C'est lui, dit l'homme trapu d'une voix qui tremblait de soulagement. C'est le capitaine Futur ! »

Edmond Hamilton, *Les Harpistes de Titans*

ROCKET RACCOON : What has the galaxy ever done for you ! Why would you want to save it ?

PETER QUILL : Because I am one of the idiots who lives in it !

*Les Gardiens de la galaxie*

« Or, dit Pantagruel, du courage, j'en ai pour plus de cinquante francs. Mais quoi ? Hercule n'osa jamais entreprendre contre deux... C'est, dit Panurge, bien chié en mon nez : vous comparez-vous à Hercule ? Vous avez par Dieu plus de force aux dents et plus de sens au cul que n'eut jamais Hercule en tout son corps et âme. Autant vaut l'homme comme il s'estime. »

François Rabelais, *Pantagruel*

Ça allait pas trop mal pour moi. Ouais, enfin, apparemment. Je m'étais embarquée sur un vaisseau en partance pour une planète du nom de Yengaris, dans le système Ban Vyseleth – cherchez pas : quasiment à l'autre bout de cette putain de galaxie. Pas pour vendre mes charmes, non, non, tout ça c'était derrière moi. J'avais décidé de me racheter une conduite. Définitivement.

Plus facile à dire qu'à faire, vous me direz. (Ouais, enfin, ça va : on était nombreuses et nombreux à en être passés par là dans ce pauvre monde. Même des plus brillant.e.s que moi.) C'est aussi ce qu'aurait pensé Ringo, mon mac : que ça allait pas le faire. Pas tout à fait mon mac parce que j'avais jamais été une vraie pute (dans ma tête, au moins). J'avais toujours mis mes conditions. Mais c'est vrai qu'à un moment donné dans ma vie – juste après mes dix-huit mois de service réglementaire, plus les six mois que je m'étais laissé refiler par une bourgeoise –, pauvre petite étudiante en histoire des arts pariétaux, j'avais vraiment eu besoin de fric. Et à force de crever de faim, à force de dormir dans la rue, à forcer de me fringuer comme une clocharde, j'avais fini par me décider. À me faire mettre. (Y aurait toutes sortes de litotes envisageables à la place de ce vilain mot, mais je suis pas du genre à me cacher la vérité.) Par l'entremise de mon ami Ringo, donc. Il connaissait du beau monde, Ringo. Dealer attitré de toute la bonne société. Il pouvait bien ajouter une ligne à son curriculum. Grâce à lui, je m'étais tapé des grosses pointures qui nous avaient lâché pas mal de blé. Histoire de financer mon master – j'avais pas encore vraiment de projet de vie, mais les arts pariétaux, ça menait à tout – et prendre un peu de bon temps.

Mais comme d'habitude, j'avais fini par merder. C'était à cause des conditions dont je viens de parler. (Les conditions qui me faisaient croire à moi-même que j'étais pas devenue entièrement une vraie pute.) Les mecs que je me tapais pouvaient m'enculer tant qu'ils voulaient. Mais par devant, c'était *niet*. Propriété privée. Je suis d'accord : pour une pute – pute ou pas, si on y réfléchit bien –, c'est un peu restrictif. Encore qu'un trou du cul c'est au moins aussi récréatif qu'un bon vieux vagin raviné, non ? Enfin, à ce qu'il paraît. Et puis ils pouvaient aller voir ailleurs s'ils voulaient. Je les forçais pas. Et pour le reste, je m'en foutais. Ils avaient le droit d'apporter leurs joujoux. Je faisais pas la chochette. Mais une fois qu'ils avaient signé la charte, s'il y avait la moindre entourloupe,

alors là je répondais plus de rien. J'avais un petit cul tout bien comme il faut. Et je suçais pas mal non plus. Alors le canal historique, même pas en rêve. C'était une question de principe. Y a des putes qui embrassent pas. Moi, ma limite, c'était l'étui à lunettes.

Quand j'avais exposé à Ringo mes conditions d'exercice, il avait un peu froncé les sourcils. Mais après trois secondes de réflexion, il m'avait fait : « Okay. T'inquiète. On va trouver une médiation objet-marché commercialement profitable. »

De fait, il avait réussi à vendre cette clause spéciale avec un petit je-ne-sais-quoi de mystère sulfureux – du genre : « Si vous l'enfilez par devant, ça va vous péter à la gueule et vous ne reverrez plus jamais ni votre bite, ni votre famille ; c'est vous qui voyez » –, qui était presque devenu un avantage compétitif. (Et je le répète : ça n'avait rien à voir avec un quelconque folklore sexuel, mon histoire. Je veux souligner dès maintenant que je n'ai absolument *aucun* problème sexuel. C'était juste une barrière psychologique que je m'étais fixée – même si j'étais pas très sûre de l'étanchéité.)

Bah. Les clients devaient y trouver leur compte parce que ça marchait pas mal notre petit business. Le bouche-à-oreille était excellent. Y avait des types qui en redemandaient. Des fidèles. Y en a même un qui voulait m'emmener à l'autre bout de la galaxie, sur une planète déserte. Un mec hyper blindé. Genre chef du monde. Actionnaire-président d'une société qui triplait ses bénéfices tous les ans depuis une décennie. Mais le concept Robinson Crusoe – amour et eau fraîche –, très peu pour moi, merci. J'étais plutôt une fille de la ville, j'avoue.

Tout était peinard dans le slibard. Jusqu'à ce fameux soir, donc. Quand ce sacré bourrin avait essayé de forcer le passage du côté pile – un putain de Ruskoff, l'enclulé (dès que je l'avais vu, je l'avais pas senti) –, il s'était pris mon poing dans la gueule. Ça lui avait pas plu, j'admets. Mais c'était dans le contrat : « Pas touche à la sainte-nitouche ». C'était écrit noir sur blanc. Et puis je crois que j'avais raison de m'être énervée. Parce que le mec, c'était pas qu'il s'était gouré de trou – en levrette, je dis pas, c'est des choses qui arrivent –, non, là, il voulait vraiment me la mettre où il fallait pas.

Le mec avait le nez qui pissait le sang, mais ça lui avait pas suffi. On aurait dit que ça l'avait même gravement excité de se recevoir une torgnole. Il s'était mis à bander ferme. Alors là, ça avait dégénéré. Ce bâtard avait fait entrer ses deux molosses dans la partie. J'avais beau être à poil, j'avais rien contre une bonne baston. (Avec mes deux ans dans les paras, des branlées je m'en étais pris quelques-unes.)

On s'était marrés un bon moment. À trois contre une, y avait de quoi se faire plaisir. Mais l'autre, à force de se prendre des coups de latte dans la tronche, à

force que je me laisse pas faire aussi facilement, il avait pas pu s'empêcher de sortir son flingue. Pour me le foutre là où je pense, à mon avis. À partir de ce moment-là, y a eu un peu de dégâts. Obligé. Quelques balles perdues – si je peux dire les choses comme ça. Et une balle perdue au milieu du front, c'est sûr qu'elle vous fait pas que du bien. Qu'est-ce que j'y pouvais, moi, s'ils avaient joué aux cons ?

Quand la flicaille avait débarqué, j'admets, c'est moi qui avais le flingue dans les mains – y avait rien d'autre à faire : les deux molosses m'auraient fait la peau, sinon. Mais est-ce que c'était vraiment moi qui lui avais éclaté la gueule au mec étendu par terre ? Y avait rien qui le prouvait. Une balle perdue, c'est une balle perdue, bordel ! C'était ma ligne de défense. D'ailleurs le juge a pas été entièrement en désaccord avec ça – et je tiens à préciser que j'avais eu le temps de me rhabiller avant la comparution –, puisque j'en ai pris que pour trois ans. Trois ans pour un homicide, j'avais pas à me plaindre. Je m'étais rapidement faite à l'idée – y a que pour mon master que ça craignait, mais j'étais pas complètement sûre d'être à la hauteur de la tâche, de toute façon.

C'était pas la première fois que je prenais un billet pour la chiourme, et je pouvais affirmer que les conditions de détention étaient passablement meilleures dans les pénitenciers d'État que dans les deux ou trois mitards que j'avais visités pendant ma carrière militaire. J'avais même commencé à prendre des cours de tricot. Nourrie, logée – blanchie, on peut pas vraiment dire ça pour le coup –, avec des copines autant que j'en voulais – des filles qui étaient toutes prêtes à me brouter la chatte quand ça me disait, et qui faisaient ça plutôt pas mal. De quoi je pouvais me plaindre ? Finalement, y avait que les barreaux autour de ma piaule qui nuisaient à ma santé. Pas si gravement que ça quand on connaît la suite. (Elle arrive la suite, j'essaye juste de vous mettre dans le contexte.)

Enfin voilà. Au bout de trois mois – c'était juste ce matin, donc –, je vois débarquer du coin de l'œil notre surveillante de couloir complètement en panique – une brave fille assez permissive, notre surveillante (elle se faisait appeler Nancy, mais je crois que son nom était Magill).

« Inspection, mesdemoiselles ! »

Juste au moment où on avait décidé de se réchauffer avec ma voisine de couchette ; ça tombait mal. On commence à la charrier, la matuche Nancy, et même un peu à se foutre de sa gueule. Mais elle, elle restait pétrifiée le doigt sur la couture. Trois secondes plus tard, tout s'explique : c'est la surgée en personne qui s'invite dans notre piaule. Martha la Teutonnette, on la surnommait. On se met au garde-à-vous comme on peut (on voulait pas que notre surveillante ait des ennuis à cause de nous) – moi, les fesses à l'air, je garde un œil inquiet sur la matraque de la surgée (matraque qui a fait toute la réputation de la brave

femme). Et elle – la surgée –, c'est à moi qu'elle s'adresse – j'étais au comble de l'étonnement, comme on dit :

« T'as de la visite, chérie. Rhabille-toi. »

De la visite ? J'aimais pas trop l'idée. Je voyais mal bonne-maman sortir de sa boîte en sapin pour m'apporter des oranges. Et c'était pas trop le genre de Ringo non plus de venir mettre la tête dans la gueule du lion – il aurait au moins pu essayer d'appeler une fois pour prendre des nouvelles, ce bâtard !

Dans ce genre d'institution, si honorable soit-elle, « avoir de la visite » ça pouvait vouloir dire pas mal de choses. (On avait toutes connu au moins une fille qui avait glissé dans les escaliers pendant sa « visite ».) J'avais pas trop le choix de toute façon. Mais je restais sur mes gardes. Je faisais pas la maligne. Je m'étais tenue tranquille jusque-là, alors je voyais pas bien pourquoi les mères maquerelles auraient voulu me chercher des noises. Pour mater mon cul, je voyais que ça – ça tombait bien : s'il s'agissait de danser la lambada avec une matonne, j'étais toujours partante. Mais rien de tout ça en fait. C'était beaucoup plus grave. J'ai fini par comprendre que j'étais convoquée dans le bureau du dirlo. Et y avait un autre cow-boy avec lui. Ça avait l'air d'être sérieux. (Qu'est-ce que j'avais foutu, putain !)

C'est le dirlo qui prit la parole en premier :

« Curtis, voici mademoiselle Penny Lane.

– Enchanté.

– J vous jure, c'est pas moi ! J'ai rien fait, m'sieur !... »

C'était con comme réplique. Mais ils me foutaient la trouille tous les deux. Le pire, c'est qu'ils avaient même pas l'air méchant. J'étais bonne pour un don d'organe volontaire, ou un truc du genre. La femme du cow-boy avait dû se flinguer l'utérus, et c'est le mien qu'on proposait pour le remplacer. Merde ! J'avais pas encore tellement pensé à faire des mômes, mais là j'allais pouvoir renoncer direct. J'essayais de prendre un air malade et fatigué, mais j'avais jamais été aussi en forme qu'après ces deux mois de taule. J'avais les joues roses comme une écolière qui vient de découvrir son clitoris. C'était pas la peine de jouer la comédie. J'étais juste la fille la plus baisable à dix mille parsecs à la ronde.

Le cow-boy arrêtait pas de me reluquer. Et ça me faisait un drôle d'effet. C'était un grand mec, la quarantaine – difficile de lui donner un âge, en fait –, roux foncé, genre panda nain du zoo de Vincennes. Vous voyez le genre. Un mec pas souriant. En combinaison spatiale, ce plouc. Il m'intimidait ce type, je sais pas pourquoi.

Le cow-boy fit pivoter son fauteuil en direction du directeur :

« Pour moi, c'est d'accord.